

Éditorial

Ayant cessé de noyer mes problèmes existentiels, j'ai cherché une explication globale et, autant que possible, amnistiante, de mes anciens comportements. Avec l'ardeur du néophyte, j'ai lu plusieurs ouvrages paraît-il accessibles au grand public. Certains auteurs m'ont impressionné, sans me satisfaire néanmoins. J'avais certainement tout compris de travers. Fourbu, j'avais besoin d'idées plus simples qui me permettent d'accepter les dures et interminables conséquences de ma déviance passée. Malade ou bien portant, peu importe, je suis responsable de mes actes, parce que, à chaque fois, j'avais toujours eu le choix de faire ou de ne pas faire... ce que je me suis tant reproché par la suite. Sans compter toutes les corvées que je n'avais pas faites, alors que j'aurais dû. De guerre lasse, je suis revenu aux doctrines enseignées, du temps lointain de ma turbulente scolarité, par une secte,



Masques de théâtre, mosaïque, Villa Adriana (Tivoli, Italie).

γνώθι σεαυτόν

celle des agrégés. En tout homme, la forme entière de l'humaine condition : « Si je parle diversement de moi, c'est que je me regarde diversement; toutes les contrariétés s'y trouvent, selon quelque tour et en quelque façon : honteux, insolent, chaste, luxurieux, bavard, taciturne, laborieux, délicat, ingénieux, hébété, chagrin, débonnaire, menteur, véritable, savant, ignorant;

et libéral, et avare, et prodigue; tout cela, je le vois en moi selon que je me vire; et quiconque s'étudie bien attentivement trouve en soi, et en son jugement même, cette volubilité et discordance. Je n'ai rien à dire de moi entièrement, simplement et solidement, sans confusion et sans mélange... » (Montaigne, Essais — De l'inconstance de nos actions).

Jacques Étienne

“ Je suis malade ”

« Je suis malade » : à écrire ces mots pour vous les dire au cours de cet exposé, je mesure leur gravité, à savoir leur poids : ils comportent énormément, ils suggèrent, ils influencent – celui qui les dit comme l’auditeur – ils laissent penser que, ils charrient comme un fleuve des petits, moyens ou gros colis, que l’on n’a pas le temps de pêcher ou d’attraper au vol tant le courant est rapide...

par le Père Laurent Lemoine, dominicain, psychanaliste

Qu’est-ce qu’on dit et qu’est-ce que je dis quand je dis : « Je suis malade » ? Je me propose de déployer un peu la question comme une aile dont on ne voit pas tout de suite les plumes.

On d’abord ! C’est l’autre qui me dit que je suis malade. L’autre que je connais déjà, à savoir la faculté de médecine, mon entourage plus ou moins proche, etc. Je dois accepter(é) d’être critiqué et de critiquer ma maladie. Là surgissent tous les enjeux de l’image que je renvoie ou qu’on me renvoie... Or, il se passe beaucoup de chose dans une image. Elle peut être aliénante au sens de fixante. Dans ce cas-là, vous êtes pris dans l’image que l’autre vous renvoie au sens où vous en dépendez : se vivre et s’éprouver dans le désir de l’autre... Quelle gageure ! Nous le faisons tous plus ou moins.

Hélas, « je suis malade » est une « vérité » qui peut m’être assignée par l’autre au point de m’en convaincre. Il peut arriver dans le meilleur des cas que les perceptions et compréhensions

de l’autre sur moi m’aident à me critiquer. Vous reconnaîtrez là un vocabulaire une image qui me fixe dans la honte. De cette image il va falloir se départir pour mettre en place une distance entre soi et soi par le biais d’autrui : je suis malade et pourtant je ne le suis pas. Je vais devoir, je vais pouvoir me dire malade pour dire en même temps, ou un peu plus tard, je ne suis pas malade, *ou je ne suis pas que le malade que la faculté de médecine me pousse à reconnaître, j’allais même dire, à avouer, à confesser...*

La Honte

D’ailleurs, ce n’est pas *je* qui est malade : *je* n’est pas malade ; *je* ne suis pas malade. Le moi est malade. Mon moi est malade de la honte que ma dépendance crée en moi, en mon moi. Mais il me reste – et c’est ma chance – à faire émerger celui qui n’est pas malade sous ou derrière moi. Et d’ailleurs encore, *malade* : ça veut dire quoi ? Pour moi ? Pour le *je* qui sommeille derrière moi. Entre *moi* et *je* pour dire je suis la personne qui advient à elle-

même il y a tout le processus de guérison qui m’est proposé. Je vais revenir à moi-même autrement que *je* me suis quitté...

Le moi, dans l’approche que je vous propose, c’est le moi haïssable des philosophes (ici, Pascal), le moi comme surface, en surface de soi tel que Freud ou Lacan en parle, le moi qui a honte du regard porté par l’entourage qui n’en peut plus de savoir que faire, c’est, en définitive, le moi de la raison, de la rationalité en panne de solutions. Et la maladie, c’est la notion que j’intériorise à partir des connaissances théoriques ou pratiques que j’ai d’elle, la maladie, dans le vain espoir de revenir à l’état précédent : c’était tellement mieux avant ! Et, de fait, ce n’est pas faux : avant la dépendance, je sens bien que j’étais plus heureux, même si l’entrée dans la dépendance suggère que le compromis sur lequel je vivais n’était peut-être pas si génial que cela. En d’autres termes, je suis ce que les autres disent de moi : ne convient-il pas de le reconnaître un peu pour s’en éloigner beaucoup ?

Le moi me fait adhérer jusque

dans un protocole de soins à ce que les autres pensent de moi, mais, heureusement, « Je est un autre », comme dit le poète, de sorte que guérir c'est tirer parti d'une situation qui aurait pu m'abattre pour apprendre à en faire quelque chose pour avancer, pour changer, pour créer, pour l'avenir.

« Je est un autre » suggère qu'il y a une heureuse distance, une saine différence entre *je* et la dépendance dont je suis victime.

Le Désir

Vu la puissance de nuisance d'une addiction, ça vaut le coup de la regarder en face comme une Gorgone qui ne pétrifiera pas pourvu que le système de soin, l'ensemble du processus de soin auquel je coopère, pourvu que l'engagement avec lequel j'y coopère soit l'occasion favorable pour creuser en moi une soif autre que la soif qui sature, à savoir une soif qui libère, *je* veux nommer le désir... Le désir est une notion qui peut vous sembler comme ça a priori un peu abstraite. Je pense qu'il n'en est rien, en réalité. Si je dis le désir de s'en sortir, c'est déjà plus concret. Il ne s'agit pas que tout redevienne comme avant, mais que du chaos naisse une étoile, pour emprunter à Nietzsche, ou que d'une fissure, d'une lézarde dans la vie qui pourrait annoncer l'écroulement de soi, que par cette fissure, dis-je, entre une lumière. Le poète et chanteur Léonard Cohen l'énonce ainsi : « *There is a crack in everything. That's how the light gets in* ». Il y a une fissure en toutes choses. C'est ainsi que la lumière entre....

Après coup, un peu comme l'après-coup d'une séance chez le psychanalyste, je perçois ou, en tout cas, j'aperçois au loin que ce qui m'a fait souffrir m'a permis de changer. Nous nous

Le Père
Laurent Lemoine.



éloignons chemin faisant de la conception médicale de la maladie et *a fortiori* de *ma* conception intériorisée de *ma* maladie. Lacan a pu souligner que la maladie pour laquelle il n'y avait pas de traitement c'était la vie! Or, une dépendance est susceptible de nous faire confondre les chemins qui mènent à la mort et les chemins qui font vivre ou revivre. Pour les emprunter, quand et comment est-on capable de choisir? La plupart du temps, je suis choisi plutôt que *je* choisis. *Mon* choix inconscient me donne l'illusion d'agir en maître dans ma maison intérieure. Nous connaissons bien cela dans nos rêves, ou plutôt nos cauchemars : le monstre tapi sous le meuble, qui jaillit d'un seul coup et nous poursuit dans l'appartement. Ça surgit : toutes les envies que *je* ne maîtrise pas et qui, un temps, – parfois très long – mettent en échec ma volonté rationnelle. Dans le cas de l'alcool, les intrications entre le corps et l'esprit sont encore plus fortes : la molécule n'est jamais assouvie et en demande toujours plus...

Un choix

A lors, choisir, qu'est-ce à dire exactement? Je pense aux films et séries états-uniens où l'individu aux prises avec la pire complexité a toujours la capacité de choisir... Est-ce si évident? La vie nous fait découvrir que dans les situations de détresse où je me laisse déborder et envahir de partout, je n'ai pas d'autre voie que de *me laisser faire*. L'éthique médicale parle volontiers depuis quelques années d'éducation thérapeutique ou encore de patients coopérants... L'éducation thérapeutique peut faire des merveilles, certes, mais, alors même que je demande à être éduqué, ou que je m'y engage contractuellement, peut-on dire, avec une

équipe soignante, je ferai tout à mon insu pour ne pas bénéficier des secours qui me sont apportés. Une protestation en faveur de la coopération se solde ainsi par une découverte déconcertante : le choix que *je* fais est de ne pas être aidé, car *je* préfère *in fine* la souffrance que *je* connais, car, au moins, *je* la connais... C'est acculé, dans l'exténuation de tout choix personnel, que *je* « choisis » que d'autres choisissent pour moi un itinéraire de restructuration de soi-même. Cette expérience vaut pour les addictions, mais elle est commune à la plupart des souffrances psychiques. C'est alors très étonnant de constater combien une certaine passivité nécessite d'activité et crée de l'activité dans un couple non pas tant antagoniste que complexe. C'est bien cela que l'on découvre dans le cadre d'une psychanalyse, par exemple. Et si je peux faire un peu d'humour, il n'est pas besoin de devenir *addict* à son analyste pour le découvrir. Le sujet – en analyse, c'est plutôt le terme – s'effraie de ce qu'il répète : sans cesse c'est le même fantasme, le même scénario qui revient avec cette impression qui met mal à l'aise de faire le tour une fois, dix fois, cent fois de la compulsion à réitérer. *Je* ne suis plus malade, au sens où *je* ne suis plus tout à fait le même, lorsque tout à coup un souvenir chargé d'émotions refait surface et me fait relire autrement tout un pan de mon histoire. Dès lors, la vie va pouvoir prendre d'autres couleurs car je ne m'appréhende plus de la même façon.

La condition humaine

Freud estimait qu'il n'était pas prévu dans le plan de la Création que l'homme soit heureux. C'était chez lui la résultante de sa pratique

clinique articulée à sa vision du monde qui n'avait rien d'optimiste sur nos destinées individuelles et collectives! La maladie, spécialement sous la forme de la dépendance, fait partie du malheur ordinaire de celui qui lui est soumis mais, en réalité, beaucoup plus largement encore de la condition humaine elle-même. Je trouve intéressant et significatif que la psychanalyse répugne à l'étiquetage social, voire médical, illustrée par le vocable *maladie* qui vient comme coller à la peau. C'est d'autant plus vrai en contexte actuel de médicalisation de l'existence et de normalisation conjointe des comportements. On peut peut-être parler d'un moment (ou abord) médical d'une souffrance psychique, lorsqu'elle se fait non pas malheur ordinaire mais malheur extraordinaire jusqu'à l'aigu de la crise ou des crises qui se répètent. Le recours aux médicaments psychotropes apparaît dans ces moments comme une béquille nécessaire pour un temps. Mais la guérison – j'ose ce terme mais non pas comme retour au stade de l'intégrité perdue – requiert un accès plus profond et plus exigeant à soi que tout le monde ne fera pas d'ailleurs.

C'est, en fait, la question du symptôme que je pose ici. Je peux entamer, je dois entamer un parcours de soins, un parcours exigeant et persévérant de soins pour « traiter » une addiction, une, si je puis dire, parmi les multiples addictions typiques de la postmodernité, le monde des objets auquel le sujet contemporain s'attache. Mais cette captation par l'objet – qui devient aussi forcément un « *abjet* » – quel en est le sens profond pour moi? Quel en est le message pour moi? Cela me raconte quoi de moi et pas seulement de *moi* malade mais de qui *je* suis ou qui *je* tente de devenir...? La réponse ne se situe

jamais dans la saturation ou le comblement des rides psychiques, de notre peau psychique. La réponse est plutôt d'une capacité à porter le manque et l'opacité de la condition humaine sexuée, mortelle et finie. La saturation et son ivresse, c'est du déjà connu, du tristement connu. Les mystiques évoquent ce qu'ils nomment la « pure capacité » : ce qui nous abaisse au cours d'une incarnation de soi douloureuse nous constitue en même temps pure capacité. La traversée d'une addiction « permet » de nous éprouver à la fois comme « néant » et pourtant « miracle » au titre de ce que nous sommes capables de faire. Je glose ici un texte célèbre du mystique français Pierre de Bérulle qui définit l'homme comme un « être manqué »¹. La non moins mystique, mais plus populaire Véronique Sanson le chante en ces termes : « *Je me suis tellement manquée, je me suis tellement fait(e) mal* »... Et d'achever : « *Je me suis pardonnée* »...

Le Rétablissement

Pour parler de la guérison, la langue française utilise un mot tout simple : le rétablissement. C'est un mot très juste : se rétablir comme après une perte d'équilibre, on revient à une stabilité un temps compromise pour pouvoir reprendre la marche. Rééducation à la marche serait une autre image appropriée. Apprentissage et réapprentissage de l'apprenti à son atelier, à l'atelier de la vie au fil des jours... Encore une autre image qui dit aussi qu'il s'agit pour chacun de s'autoriser de lui-même et de sa capacité à

1 - Voir P. de BERULLE, *Œuvres complètes et Correspondance*, Paris, Cerf.

vivre. Nouvelle respiration, reprendre souffle, etc. Certaines techniques de méditation venues d'Extrême-Orient et acclimatées ici en attestent ou prétendent le faire.

On peut soutenir que guérir, ce n'est pas guérir... : on ne guérit pas tel ou comme on l'imagine. Nous avons tous tendance à nous accrocher au déjà connu et à refuser d'affronter l'angoisse de la *terra incognita*. La guérison n'est pas l'effacement de l'ardoise. Elle se présente comme une flèche orientée vers le passé pour pouvoir à partir de l'appui sans appui (Jean de la Croix) d'aujourd'hui entrer dans une terre meilleure, plus pacifiée. Sorte d'anamnèse. On peut aussi la présenter comme une nouvelle redistribution ou réorganisation des nœuds dans lesquelles notre existence est prise de toute manière. Lacan évoquait les trois dimensions de l'imaginaire, du réel et du symbolique que l'analyse retravaille. Être pris sans s'y laisser prendre : c'est un peu le défi bien illustré à la fois par la sortie de l'addiction et la vigilance qui l'accompagne ensuite. Il y a une part de la guérison que l'on n'atteint pas. Elle demeure toujours un peu inachevée.

Un travail de vérité

La guérison du *je* qui se dit ou qui est dit *malade* comporte aussi un travail de vérité. La vérité se fait comme une trouée de lumière dans un bois profond et obscur. Il ne peut en être autrement. Sur le chemin de reconstruction de soi la lumière n'y est pas projetée de façon éclatante. De même, en parler, s'en parler, en parler à d'autres, ne se fait pas avec évidence : les mots pour le dire ne viennent pas aisément, contrairement à la prétention cartésienne. On lève la voile et on bredouille sur des

lambeaux de vérité qui finissent par dessiner un bout de sens, à condition de ne pas renoncer à son désir, à savoir faire et refaire de nombreux croquis et esquisses. Lacan estimait que la vérité s'élaborait – et c'est laborieux... – dans ce qu'il nommait le « mi-dire ». Le but serait pour chacun d'entre nous de trouver le style, son style afin de porter, de supporter – à tous le sens du terme – qui *je* suis, ou mieux qui *je* deviens, qui émerge en moi, le *je* qui advient, comme un incompli, comme une tâche infinie de naissance à soi-même. Tout le monde voudrait s'épargner la traversée de l'épreuve pour y parvenir mais puisqu'elle est là, en faire quelque chose, en faire un outil, un apprentissage de soi est encore le mieux pour devenir une femme, cet homme qui marche sous la pluie. C'est le titre d'un très beau livre du psychanalyste Jean Clavreul commentant les petites statues de Giacometti².

2 - J. CLAVREUL, *L'homme qui marche sous la pluie. Un psychanalyste avec Lacan*, Paris, Odile Jacob, 2007.

Le Père Laurent Lemoine enseigne l'éthique théologique à l'université catholique d'Angers. Rédacteur en chef de la Revue d'éthique et de théologie morale, rédacteur adjoint de La Vie Spirituelle, il a collaboré au Dictionnaire encyclopédique d'éthique chrétienne. Familier des médias (plusieurs de ses interventions sont accessibles par You Tube), il est l'auteur de Psychanalyse et relations pastorales, 480 pages, édition du Cerf, 2010, 38 €.

Misère du déni et splendeur de l'acceptation

Le déni est une tentative tragique et désespérée pour anéantir la réalité.

La réalité, apprendre qu'on est alcoolodépendant et qu'il n'est plus possible de continuer à boire sans aboutir à une catastrophe, provoque une angoisse d'effondrement, de dislocation, de disparition du monde connu. L'horreur de la perte de tout ce qui faisait mon être, suscite un refus, un rejet viscéral de l'effrayante nouvelle.

Le déni n'est pas propre à l'alcoolodépendant (ces dernières années des exemples étincelants fleurissent en politique) mais les conséquences sont

pour lui vitales, et imminentes. Le refus de changer de principes, de lunettes pour réellement voir, pour accepter le changement et ses modalités, bander ses forces pour rester aveugle, mentir sur tout, trahir sa parole, surestimer ses forces, se méprendre sur les moyens... interdisent de modifier la conduite.

Le mensonge, les promesses d'ivrogne, les tromperies perpétuelles, les rechutes sont les filles du déni.

Le drame, tant qu'il persiste, est qu'il rend impossible le changement nécessaire.

Le raisonnement, la logique, l'exposé objectif n'ont pas de force

suffisante pour vaincre cette peur panique. L'intelligence intellectuelle ne sert à rien, tant elle est soumise aux pulsions, aux émotions, et à l'attraction puissante de l'alcool-drogue.

Pour sortir du déni, qui conduit à plus ou moins brève échéance à l'abîme, il y a plusieurs alliés : la souffrance, suffisamment lourde et répétitive, qui devient intenable et qu'on aspire à voir cesser sans chipoter sur les moyens; le courage mental, et physique, qui permet de dépasser la peur de l'inconnu, même au prix de douleurs qu'on espère temporaires; l'attrait pour l'inattendu, le pari de la curiosité, l'audace de sauter dans le vide en espérant réatterrir entier et différent dans un monde nouveau, le pari qu'une nouvelle façon de vivre est possible et, même si elle inquiète, plus attirante que l'actuelle, devenue invivable.

Un accident grave, social ou sentimental, peut provoquer un choc suffisant pour franchir l'obstacle. La confiance dans son thérapeute, ou des alcooliques rétablis, peut aussi atténuer les craintes, encourager, réorienter le désir.

Beaucoup d'alcooliques ne passent pas par la case déni, ou n'y restent pas longtemps.

Ils arrivent dans une structure de soins, comprennent vite que pour eux l'alcool est désormais proscrit, arrêtent de boire sans chercher à sauver la face, ni s'accrocher à leurs privilèges perdus, et démarrent une abstinence.



La solution pour ne plus souffrir de l'alcool est théoriquement simple : il suffit de cesser d'en boire, d'abandonner tout intérêt pour lui, de ne plus s'en préoccuper du tout, même s'il a accaparé l'essentiel de nos pensées ces dernières années, sans un regard, sans un regret. L'alcool désormais fait partie du passé, et non plus du présent.

La décision d'abandon, et l'acceptation de cet abandon suffit ; en principe, car il tente de revenir par la fenêtre : en situation sociale, quand on voit les autres qui sirotent, eux qui sont « normaux », continuent à en jouir, à le savourer sans troubles et regardent d'un drôle d'air un abstinent de fraîche date souvent mal à l'aise. Ou avec l'apparition

d'une obsession, d'une pulsion soudaine qui s'amplifie, violente, incoercible.

Mais il y a une différence fondamentale entre la personne qui nie et celle qui a accepté qu'elle était alcoolique, même si c'est au départ un choix contraint. Celle qui dénie cache, essaie de s'en sortir seule, ne veut pas éprouver la honte ou la culpabilité de dire. Celle qui a accepté, est confrontée à un problème classique pour sa condition et bien connu de ses semblables, se sent responsable de prendre les moyens adéquats pour faire passer la crise, dont celui, fondamental, de demander de l'aide, sans honte, avec une simplicité rédemptrice qui change radicalement la donne.

Son salut est de l'accepter pour libérer son potentiel. Qui, souvent, n'est pas mince.

Attention aux nouvelles embûches : accepter n'est pas seulement savoir qu'on est dépendant. Ce n'est surtout pas se résigner et cultiver la nostalgie. Ni se contenter de ne pas boire comme seul changement de comportement.

Accepter c'est être d'accord avec sa nouvelle condition, faire corps avec, être partie prenante.

Y consentir. Donner son assentiment.

Ne pas se sentir réduit uniquement à la condition d'alcoolique comme dans les communautarismes actuels, avec une étiquette obligatoire sur le front, et une seule, mais ne jamais oublier qu'on est alcoolique, comme on est diabétique ou cardiaque, pour se prémunir des dangers spécifiques (alcool, mais aussi émotions ou sentiments trop vifs, solitude, dépression...).

Le déni c'est rester dans l'impuissance, l'acceptation est la clef du pouvoir

Pour s'extraire des problèmes d'alcool la clef semble paradoxale mais ne l'est qu'en apparence : s'arc-bouter contre l'alcool, s'échiner de toutes ses forces à lui résister, est sottement téméraire et voué à un échec répété et perpétuel. C'est le choix de l'aliénation et de l'impuissance absolue.

A l'inverse capituler devant un adversaire un milliard de fois supérieur, est la solution de sagesse qui permet la survie et potentiellement l'entame d'une vie nouvelle, débarrassée de son boulet principal.

Lutter tue. Céder devant la force colossale, et obtenir la paix, ouvre des horizons nouveaux.

Dans le déni, le refus d'être humilié fait confondre humiliation et humilité. Or il n'y a pas de honte à se reconnaître plus faible

qu'une puissance de la nature, ici l'éthanol. Allez donc nager au milieu de l'Atlantique avec une température d'eau à six degrés, défier la pesanteur en sautant d'un précipice de trois cent mètres, marcher dans un brasier californien, repousser du doigt des balles de kalachnikov ou, pour rester dans l'ingestion, avaler un peu de cyanure ou d'acide sulfurique. L'éthanol c'est comparable, même s'il est parfois plus lent : il a toujours gagné contre l'alcoolodépendant.

« Moi ce n'est pas pareil, c'est injuste, je vais mieux contrôler si j'ai moins de problèmes, si je change de travail, de milieu, de femme... je boirai moins, je vais faire du sport, j'aurai davantage de volonté, je m'en sortirai tout seul... » tout ceci n'est qu'illusion : l'alcoolique n'a aucune chance devant l'alcool, aucune.

L'acceptation sincère atténue la peur et les sentiments nocifs. Elle permet d'éviter l'isolement, beaucoup de vanités, d'inclination pour les complications névrotiques et les faux-semblants. Elle rapproche de la simplicité, elle retire les falbalas. Elle libère le discernement. Elle permet que le désir, si souvent affaibli, renaisse, sur des territoires nouveaux, ou anciens mais reconsidérés. De voir le monde avec un regard neuf.

Alors que souvent, on n'est qu'à mi-chemin de la vie.

Ce qui laisse du temps pour la seconde partie !

Pierre Veissière

Auteur de « *Kit de secours pour alcoolique* »
(broché ou e-book)
piervnet@free.fr

Activités de l'association

Hôpital Jean-Rostand de Sèvres

ACCUEIL

Rencontres informelles entre malades alcooliques, rétablis, futur rétablis, hospitalisés ou non. Le jeudi de 14 h à 16 h 30 et le samedi de 14 h à 17 h. Le jeudi, à 16 h 30, un débat est organisé par un alcoologue.

BIBLIOTHÈQUE

Ouverte pendant l'Accueil, la bibliothèque de l'Ursa comprend plus de 600 titres (romans, polars, témoignages, etc.) relatifs aux addictions. Des catalogues sont disponibles. Moyennant un chèque de caution de 30 €, un seul livre à la fois et pour une durée d'un mois maximum.

RANDONNÉE

Depuis 1994, nos randonneurs visitent une forêt francilienne, le 1^{er} dimanche de chaque mois. Promenades détendues agrémentées de discussions amicales. Aucun équipement spécial n'est requis. Prévoir un casse-croûte, une bouteille d'eau, une petite laine, un parapluie (consulter le tableau d'affichage en salle d'accueil).

Activités du service ouvertes à tous

Hôpital Jean-Rostand de Sèvres

Le Grand Cirque

2^e vendredi de chaque mois à 10 h 30.

Théâtre : Florence Gardes

→ Perfectionnement (rétablis) : lundi soir 20 h à 22 h 30.

→ Initiation (hospitalisés et ambulatoires) : mardi 10 h 30 à 12 h 30.

Arts plastiques :

Laure Vuillier et Yolande de Maupéou

Mardi et jeudi de 19 h 15 à 21 h 15

Relaxation – Sophrologie :

Nelly Beillevert

Mercredi de 18 h à 20 h.

Centre Arthur-Rimbaud de Boulogne

Réunions avec l'Ursa

→ 1^{er} jeudi du mois (18 h 30 à 20 h) :
réunion de patients, hésitants,
consultants directement concernés...

Samedi 13 juin 2015

Représentation de la troupe de l'association :
« 100 % NET IMPRO » Entrée libre... Sérieux s'abstenir

Dimanche 14 juin 2015

Rando : forêt de Marly-le-Roi.

Vendredi 9 octobre 2015

Les Automne de Saint-Cloud à Sèvres.

Nous avons appris la mort de notre ami Pierre Mermillod, survenue le vendredi 31 juillet 2015, à l'âge de 67 ans, des suites d'un cancer qu'il affrontait avec courage depuis 15 ans. Longtemps fidèle de l'Accueil, Pierre avait participé à la réunion du samedi 11 heures, au théâtre (du temps d'Axel Petersen) et à la rando.

La journée du 9 octobre 2015

Après l'Accueil autour d'un café (on ne se refait pas), la journée est ouverte, dans la salle Odic (7^e étage), par Agnès Arthus-Bertrand, présidente du conseil d'administration de l'Ursa, et par le Dr Vangelis Anastassiou, chef du service d'addictologie du CH4V. Le Grand Cirque est célébré par monsieur Audouin et par l'équipe soignante. Comme toujours, le local est trop exigu, nos fidèles (rétablis, soignants, représentants de groupes d'entraide) sont trop nombreux, les derniers montés font antichambre dans le couloir. À midi, le buffet offert dans les murs de l'hôpital de jour (rez-de-jardin) est pris d'assaut. À 14 heures, on repasse aux nourritures spirituelles. Thème : de la honte à la culpabilité, devant une assemblée de spécialistes expérimentés. La salle et le palier sont



encore bondés. Président de séance, Dr Michel Craplet, psychiatre. Discutante : Dr Cécile Prévost, addictologue. Premier intervenant, le Père Laurent Lemoine : « Je suis malade » (voir nos pages 2 à 5). Discussion et débat animés. Deuxième speech, celui de Dominique Audouin : « J'ai honte, est-ce dicible? » Encore un sujet porteur et qui aurait mérité plus de temps. Nous prions notre vieil ami « cut off even in the blossoms of [his] sin » (1) de nous faire le plaisir de publier la substantifique moelle de son propos dans un prochain Papier de Verre.

1 - (Hamlet, I. V. 76) Nous ne ferons pas à nos lecteurs l'affront de traduire.



PHOTOS JACQUES ÉTIENNE



COLLECTIF

À vos pinceaux !

Tout y passe : crayons, gouaches, peintures acryliques, pastels secs ou gras, fusains, encres, aquarelles, sable et toutes autres matières diverses et variées.

Où l'on apprend que l'on peut dessiner à la gomme ou au doigt et peindre à l'éponge! Où? À l'atelier d'Art Thérapie de l'Ursa.

Ouvert le mardi et le jeudi de 19 h à 21 h, dans une salle de l'Hôpital de Jour, au rez

de chaussée, il est animé par Yolande et Laure, art-thérapeutes.

Ainsi que par Christine et Élisabeth, stagiaires. Sont invités à y participer de manières facultative ou régulière selon leur choix, les hospitalisés et les anciens hospitalisés.

Il règne dans cet atelier une ambiance à la fois studieuse et joyeuse car chacun se réjouit de pouvoir créer à sa mesure, une fois dépassée la première appré-

hension pour les néophytes. Et studieuse, car on y travaille réellement. Cependant pas besoin de savoir dessiner pour se réaliser. Un simple travail au pastel sec (craie de couleur) par exemple peut suffire à se faire plaisir ou à exprimer une émotion, un concept, une ambiance...

Certains vont s'attacher à un travail de précision d'après photos. D'autres trouveront leur bonheur dans le collage à l'aide d'images puisées dans les journaux. D'autres encore s'éclateront patiemment dans de grandes fresques archéologiques au pastel. Certains s'essaieront à l'art abstrait, libérant et exprimant leurs émotions par le geste et la matière.

Autre piste. Ce printemps Yolande et Laure ont suggéré une voie de création collective : autour du thème de l'animal fantastique. Chacun crée au format et à la technique de son choix, un animal imaginaire. Une fois réalisées et éventuellement découpées, on essaye d'assembler ces créatures entre elles. Résultat surréaliste garanti. « Il s'agit de créer un animal fantastique où chacun a sa place »



DESSIN DE GUILLAUME

souligne Laure. Bien entendu on laisse le choix aux nouveaux qui arrivent : ils peuvent choisir de participer à l'animal ou se consacrer à une création personnelle. D'une manière générale, aucune contrainte n'est imposée dans cet atelier. Le seul service apprécié est de participer à l'installation et au rangement des tables, du matériel et des « nappes » anciens draps bigarrés de l'hôpital!

Cependant l'atelier n'a pas démarré avec Yolande et Laure. Il a une riche histoire qui remonte à la fin des années 90 à Saint-Cloud avec des anciens art-thérapeutes et de fameuses expositions au Carré de Saint-Cloud, à Puteaux, à la clinique du Val d'Or ou tout simplement dans le local de Saint-Cloud.

Écoutons ce que disent certains participants à l'atelier :

— « Pour moi, ce sont deux

heures de cinéma, deux heures de sécurité après la sortie de l'hôpital. »

— « Deux fois deux heures permettent d'échanger entre malades, on est égaux et on fait plein de choses, mais je ne supporterais pas que l'on parle d'alcool pendant l'atelier! »

Par ailleurs une réunion trimestrielle avec Thérèse, psychologue, permet à chacun de s'exprimer sur ce qu'il ressent au sein de cet atelier. Hospitalisés, rétablis et art-thérapeutes peuvent ainsi échanger avec un peu de recul au sujet de leur création, de leur ressenti ou de l'ambiance. Thérèse relève une certaine « recherche de sécurité » chez les participants.

Reprenons notre écoute :

— « Je ne cherche pas à travailler le graphisme dans mes collages, je cherche aussi une note d'humour. Je viens à l'ate-

lier car là je suis sûr de produire quelque chose alors que chez moi j'aurais la flemme. Et puis le collectif est très stimulant. »

— « J'apprécie cette convivialité stimulante. Pour moi, la création est aussi un des remparts pour arrêter de boire. »

— « Moi, je ne cherche pas forcément à dessiner mais à exprimer mes émotions, cela me libère. »

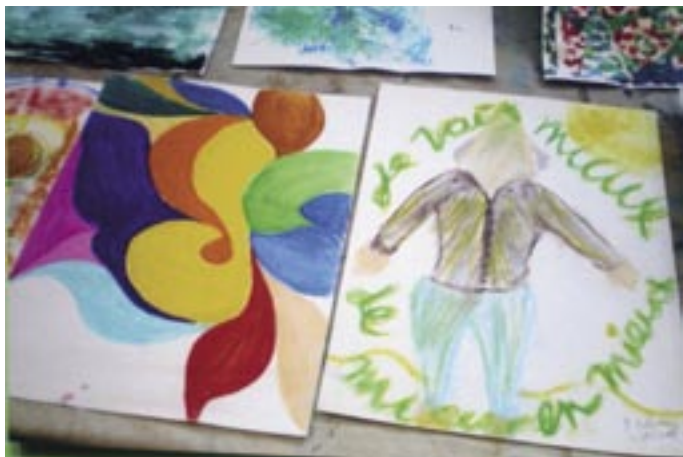
— « J'étais mal après ma rechute, mais à la fois j'étais souple dans ce que je faisais. »

Si la nostalgie du cadre de Saint-Cloud anime encore certains malgré les durs souvenirs de quatre décès d'artistes, le nouvel atelier de Sèvres commence à prendre ses marques, et pourrait déborder ses limites : les animaux fantastiques s'affichent déjà sur les murs de l'Hôpital de Jour!

Une consécration pour nos petits maîtres.

Guillaume

PATIENTS



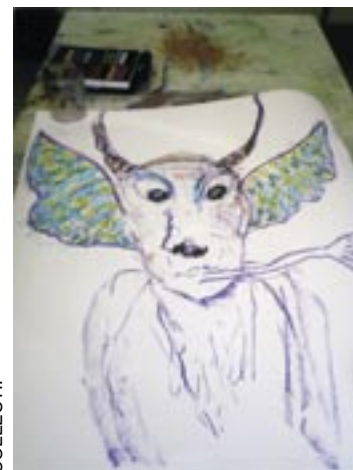
COLLECTIF



DESSIN DE MARIE-FRANÇOISE



COLLECTIF



COLLECTIF

Bulletin d'adhésion à l'U.R.S.A.

(Unité pour la Recherche et les Soins en
Alcoologie)

Nom

Prénom

Adresse

.....

Code postal

Ville

Tél.

Mail

Je désire devenir :

- Membre adhérent : 25 €
- Membre bienfaiteur : à partir de 50 €

Je règle :

- soit en espèces
- soit par chèque bancaire ou postal
à l'ordre de l'U.R.S.A.

Bon à retourner, accompagné de votre chèque, à :
URSA, Centre Hospitalier des Quatre Villes,
3, place de Silly, 92210 Saint-Cloud.

PAPIER DE VERRE

Bulletin édité par
l'Unité pour la Recherche et les Soins en Alcoologie
Centre hospitalier des Quatre-Villes
3, place de Silly, 92210 Saint-Cloud
contact@ursalcoologie.asso.fr

Directeur de la publication :
Dr Michel Craplet

Coordinateur de la rédaction :
Jacques Étienne

Maquette : Bernard Béguin

Dépôt légal : novembre 2015
Numéro ISSN : 1168-6723

*La rédaction n'est pas responsable des textes
qui lui sont adressés. Ils ne sont pas retournés.*

La molécule à l'écran



1959 Didier Decoin, *Pourquoi viens-tu si tard ?* (Michèle Morgan, Claude Dauphin, Francis Blanche, Charles Aznavour, Catherine Langeais) ; dialogues de Michel Audiard.

Michèle Morgan. — J'ai bu parce que certains soir je n'avais pas le courage de rentrer chez moi, c'est une maladie de boire, une maladie terrible. Les tuberculeux apitoient, les infirmes bouleversent, les alcooliques font rire. Ils réclament la pitié, on les méprise, ils quêtent l'amour, on les enferme au cabanon. C'est pratique, c'est discret, c'est surtout plus simple que de se pencher sur leur détresse et d'essayer de les comprendre, de comprendre qu'ils souffrent, oui qu'ils souffrent et qu'ils ne le font pas exprès. Je les connais, je suis des leurs. On parle souvent de l'ivrognerie prolétarienne ou d'un alcoolisme bourgeois... qu'est-ce que les mots prolétariat et bourgeoisie? Qu'est-ce que les mots, quels qu'ils soient, peuvent encore signifier à ce palier de l'enfer? L'alcoolique : un taré? ... Oh non! Un mal payé parfois, un mal logé souvent, un mal aimé — toujours!

Pierre

